

Solos toujours poèmes

Guyline Massoutre

Number 127 (2), 2008

Solo

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23854ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massoutre, G. (2008). Solos toujours poèmes. *Jeu*, (127), 144–148.

Solos toujours poèmes

Le Festival Romaeuropa s'est terminé sous la pluie pour Paul-André Fortier, le 14 décembre 2007. Le festival Dance Umbrella s'est achevé le 1^{er} octobre 2007 sur Liverpool Street, à Londres, avec le même solo. Qu'importent les aléas du climat, les caprices du ciel. Le soliste Fortier a entraîné des passants, amateurs, professionnels de la danse et du spectacle urbain, critiques, vidéastes, photographes et musiciens, chacun pour soi, dans le sillage de sa performance.

À des milliers de kilomètres, le journal virtuel de Ginelle Chagnon, répétitrice et photographe de Fortier, témoigne du quotidien. Elle permet à ses pairs de suivre en temps réel la tournée de *Solo 30x30*. Une nouvelle fois, l'impact du solo se réactive. Le rêve de Fortier, sortir du théâtre pour rencontrer un public neuf, se réalise. À Bolzano, Yamaguchi, Londres, Montréal, Ottawa, Nancy, Newcastle, il livre « 900 minutes d'intimité entre un homme et la ville [...] Une danse sans artifice et sans compromis qui interpelle au quotidien le regard du passant qui choisit de s'arrêter ou de passer son chemin », écrit-il dans son *blog*. Ainsi, trente jours en un lieu passant, à l'heure de la pause, sans plateau ni appareil scénique, l'artiste urbain crée l'événement.

De Paul-André Fortier à Peggy Baker, imageries exquises

Le 22 octobre 2007, Fortier fêtait sa 200^e prestation du *Solo 30x30*. Trente minutes d'énergie endurente : « Aujourd'hui samedi, les voitures ont le droit de passage devant l'espace de Paul-André. Taxis et ambulances en ont profité... », écrit sa partenaire de création, près des spectateurs à distance. Le succès du solo se communique au monde des travailleurs : « Invité par Bloomberg, institution financière et de communication et commanditaire du *30x30* à Londres, Paul-André a présenté son travail



aux employés de la compagnie. » Participant à un atelier, certains parmi ceux-ci se sont exercés à chorégrapier : l'expression corporelle désirée paraît accessible et séduisante ; la danse contemporaine, non figurative, trouve sa place au quotidien.

Les anecdotes à propos du 30x30 se multiplient. À Londres, « Paul-André a dansé son solo près d'une camionnette, stationnée à proximité du site de la performance. Pour certains spectateurs, il s'agissait presque d'un duo. Un spectateur jaloux a voulu partager ce moment de danse devant quelques spectateurs assidus, comme les ouvriers de la construction [...]. La camionnette par ailleurs s'est bien mérité une contravention, mais nous sommes certains que le chauffeur était content de son siège privilégié » ! Ginelle Chagnon note des détails récurrents d'une ville à l'autre : « Jeudi, c'est sous la pluie que les habitués ont regardé Paul-André danser, de près, de loin, sous l'abri d'un parapluie. » Le temps passe, les gens circulent et reviennent ; le poème urbain devient un moment du quotidien, un élément du décor vivant. L'étrange récitant muet livre son art rigoureux, son corps lesté de danse qui réagit au fond sonore, aléatoire, architecturé et urbain.

Libres et actifs, les spectateurs entrent dans la scénographie : « Le solo est bien intégré à ce petit bout de rue devant la gare Liverpool, les gens s'arrêtent de moins en moins, mais ils regardent furtivement l'homme qui danse depuis 29 jours. » On accepte le soliste, sa langue universelle et singulière. Comme le poète, hors de la fonctionnalité langagière, le soliste impose sa vision altière de la présence communicative : « Cette équipe de personnes exceptionnelles, écrit Ginelle Chagnon de Londres, a été une source de joie, de réconfort et d'échanges tout au long des trente jours. Encore une fois, le projet du 30x30 est une source de rencontres humaines inouïes, et Paul-André n'en devient que plus fort et plus riche, à chaque station où il se pose. » À Rome, l'ambiance plus familière rejoint celle d'autres capitales : « Les ouvriers, qui travaillent à la restauration de l'église sur la Piazza de Lorenzo, sont des spectateurs assidus. Qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, ils sont là, regardent, constatent, discutent, travaillent, mangent leur dîner et parlent avec Paul-André à la suite de la performance. » Comme à Montréal, le public fait cercle autour du performeur, fasciné par son code, deviné et ressenti. Ses minuscules variantes libèrent une énergie fluctuante

30x30 de Paul-André Fortier, présenté notamment à Londres (octobre 2007, deux premières photos) et à Rome (novembre 2007, deux dernières photos). Photos : Ginelle Chagnon.



et éphémère, fragilité du corps mouvant. « Une seule spectatrice était présente pour le début du 30x30 aujourd'hui. Peu à peu, quelques personnes se sont arrêtées pour partager ce moment poétique au cœur de leur journée. Deux jeunes travaillant en publicité se sont ajoutés au groupe des spectateurs, pour regarder le danseur sans parapluie. Ce sont eux qui se sont fait prendre. À la fin de la performance, la pluie a doucement cessé de tomber... » Le danse se livre sans relâche.

Partageant ce phénomène de la fascination exercée par de grands solistes, Peggy Baker transcende ses propres chorégraphies lorsqu'elle danse. *Portal*, présenté à la Cinquième Salle de la Place des Arts en février 2008, ravive la magie d'un corps bien particulier, avec ses membres étonnamment longs, jusqu'au bout des doigts de mains et de pieds. Baker, en silence, dans la lumière de Marc Parent, noueuse et élancée, osseuse et repliée, telle un livret qu'on ouvre et qu'on referme, joue avec l'intimité de son rapport à la scène. Andrea Nann, à qui elle donne son solo *Unfold*, créé en 2000 sur une musique de Scriabine, ne possède pas ce don que Baker a d'absorber en elle le piano qui accompagne *Unfold*. Le solo demeure chez elle intransmissible, quoiqu'elle s'y exerce depuis quelques années avec une réelle joie et satisfaction. Radicalement autre dans le corps qui le crée à partir de lui-même, un solo de Baker existe dans sa singulière beauté. Son corps, dans *Portal*, est une pensée, une interrogation, une proposition immédiate. Elle n'interprète rien, elle livre sa personnalité de femme-artiste, laquelle avance, disparaît, revient à soi et aux autres, rebelle et drôle, troublante et invitante, formidable poussée métaphorique de l'identité contemporaine. Sa sensibilité mature, immédiatement accessible, sait depuis longtemps comment communiquer, par sa gestuelle, les mouvements les plus ténus et contradictoires, volontaires ou non, de la psyché.

Figures de faune

Jocelyne Montpetit danse souvent seule. Elle est l'auteure d'une série de poèmes corporels, inspirés par le butô. À la faveur d'un récent séjour italien, elle renouvelle un travail de création, fidèle à sa signature sophistiquée, très lente et visant la perfection. Son esthétique croisée, à l'identité nippo-québécoise, se décline avec ferveur et honneur. Douzième solo de la chorégraphe interprète, *Faune*, présenté à l'Agora de la danse, est une pièce qui oscille entre le dépouillement et la plasticité soulignée, voire saturée, de beaux effets. La mélancolie du faune, être hybride, tient à sa magnificence



Portal, solo de Peggy Baker présenté à la Cinquième Salle en 2008. Photo : Cylla von Tiedemann.

désirée. Retiré dans le silence, tel que le veut sa légende, il joue l'indifférence aux regards et ses hantises de disparition. Rituels et inventions se succèdent ainsi dans ce *Faune* de Montpetit.

La lumière a toujours été la partenaire idéale de ses solos. Vibrations, couleurs, densités sensuelles, étrangetés subtiles, l'environnement immatériel contribue à déréaliser l'univers de ses personnages, souvent une femme hagarde. Elle pratique une gestuelle de plus en plus immobile. Dénudée et intime, elle livre le combat douloureux d'une existence aussi sophistiquée que souffrante, dans ce solo. L'absurde jouxte la folie, le recueillement et le rituel. Personne n'intervient. Ce faune est une femme qui se rêve à travers des visages subtils. Peut-être l'esprit sort-il lentement, comme d'une statue, sans se décider à quitter son espace, ses attributs, suspendu. Entre le théâtre et la danse, le solo de Montpetit entrelace le sens des commencements et celui de la fin

de toute histoire. Dans un poème fait espace et temps, on élude tout événement. Chaque phrase décline un « je » aux identités variables. Les solos de la transformation interne chez Montpetit apparaissent de plus en plus exigeants, à la frontière du visible.

Denominación de Origen

Descontrolado (La Otra Orilla, 2008). Sur la photo: Myriam Allard. Photo: Hervé Leblay.



Flamenco, si

Tout solo métaphorise l'affirmation du moi : la satisfaction narcissique se renforce dans l'émulation entre danseurs, mais ce qui compte est en premier l'expression du moment. La danse flamenco, si distinctive et populaire, décline ces « moi » tour à tour assiégés et repliés. Chaque artiste, interprète, musicien, chanteur, y excède de zèle, de prouesse, de beauté personnelle accordée à son groupe. Le défi du flamenco tient en ces images de perfection où faire surgir l'esprit du *duende*, esprit du feu, fabrique la renommée. On le dit racoleur, galvanisé par l'héroïsme, d'esprit champion et très « star ». En réalité, quantité de styles flamenco perdurent depuis le XIX^e siècle, époque à laquelle il s'est codifié, tout en demeurant, à la différence d'autres danses, un art familial et clanique.

Au Québec, le public se convertit volontiers à cet esprit d'Espagne et d'Amérique latine. Il s'acclimate même localement. Par exemple, le spectacle *Denominación de Origen Descontrolado* (Appellation

d'origine incontrôlée) est à cet égard une découverte réjouissante. Les fondateurs Myriam Allard et Hedi « el moro » Graja de la compagnie La Otra Orilla (L'Autre Rive), née à Montréal en janvier 2006, y ont réuni très honorablement des interprètes montréalais, la danseuse Natasha Massicotte, les guitaristes Kraig Adams et Dominique Soulard et le percussionniste Éric Breton.

Formée en Andalousie, Myriam Allard a dansé dans les *tablaos* – sorte de tavernes fréquentées par les gitans. Elle a travaillé avec le remarquable danseur flamenco Israel Galvan, artiste qui chorégraphie et danse un flamenco désormais dépouillé et sobre. Hedi « el moro » Graja, artiste pluridisciplinaire, formé en Andalousie et en France, l'accompagne au chant avec talent. À Tangente en janvier 2008, puis au Théâtre Plaza, rue Saint-Hubert à Montréal, fin mars, les solos présentaient une excellente facture.

L'esprit flamenco, aller au bout de soi par le charme, repose sur un mélange de psalmodies indiennes et grecques, de chant grégorien, de mélodies perses, de *dirges* mozarabes, de lamentations juives, de chants morisques, de romances castillanes, de danses solaires africaines. Un lointain art indien est visible dans la gestuelle des bras, notamment dans le dos. D'innombrables formes novatrices siéent aux déclinaisons personnelles, qui permettent à un soliste d'y raconter des anecdotes quotidiennes, villageoises ou autres. Fandango, tarentelle, boléro, tango, rumba et bien d'autres danses anciennes s'accrochent aisément aux couleurs locales du flamenco.

Myriam Allard, avec son corps superbe, mince et long, fait tourner et claquer ses talons et ses doigts, jetant un regard ferme et fixe. Ses costumes magnifiques, de style flamenco, ont une sobriété qui plaît au renouvellement de cet art. Dans *MuE_s*, présenté à Tangente, comme dans *Denominación de Origen Descontrolado*, dansé au Plaza, le chant, la musique et la danse s'accrochent aux registres étalés de l'émotion flamenca. Le désir de perfection, plus contrôlé que la furie de cet art d'interprétation, s'allie à la désinvolture et à la beauté dans le tourbillon des sensations. La passion s'équilibre pourtant dans la précision nord-américaine. On y caresse la folie sans en être submergé.

D'autres compagnies canadiennes proposent un flamenco métissé. Le solo est une forme exploratoire, qui libère des contraintes de l'histoire. L'intériorité, plus douce que démontrée, plus finement ironique que codée, donne chez Sylvie Marchand une allure très personnelle. Elle danse une solitude apprivoisée. Permettant d'approcher les fantasmes, de découvrir un corps et d'interroger le regard d'autrui, cet art hybride s'inscrit dans la danse contemporaine. Moins de brio favorise les états d'âme et de corps privés. L'improvisation flamenca libère le vertige d'être seul, la création d'atelier, l'état brut. ■